



## Archives de sciences sociales des religions

152 | octobre-décembre 2010  
Bulletin Bibliographique

---

### Tamara Grdzeldze, Martin Gerge, Lucas Vischer, (eds.), Witness Through Troubled Times. A History of the Orthodox Church of Georgia, 1811 to the Present

London, Bennett and Bloom, 2006, 271 p.

Katerina Seraïdari

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22032>

ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 9-242

ISBN : 9782713223013

ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Tamara Grdzeldze, Martin Gerge, Lucas Vischer, (eds.), Witness Through Troubled Times. A History of the Orthodox Church of Georgia, 1811 to the Present », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-58, mis en ligne le 12 mai 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22032>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Tamara Grdzeldze, Martin Gerge, Lucas Vischer, (eds.), *Witness Through Troubled Times. A History of the Orthodox Church of Georgia, 1811 to the Present*

London, Bennett and Bloom, 2006, 271 p.

Katerina Seraïdari

---

## RÉFÉRENCE

Tamara Grdzeldze, Martin Gerge, Lucas Vischer, (eds.), *Witness Through Troubled Times. A History of the Orthodox Church of Georgia, 1811 to the Present*, London, Bennett and Bloom, 2006, 271 p.

- 1 Caractérisé par un manque de réflexion théorique sur le rôle de l'Église dans la société, cet ouvrage ne constitue, comme son titre l'indique, qu'un témoignage et une description des relations de subordination de la Géorgie à la Russie (impériale et soviétique). L'absence d'une position critique conduit à l'héroïsation tant du pays que de son clergé, à qui la responsabilité et la mission de préserver une tradition religieuse et nationale semble être assigner. Le but de l'ouvrage est de présenter au lecteur les aventures d'une petite nation dominée par son puissant voisin, de 1801 à 1989. Le lecteur est appelé à compatir avec le destin d'un peuple opprimé qui, malgré ses souffrances, a su garder intact son héritage culturel et spirituel. L'oppression russe de la période impériale est qualifiée de « colonialiste », et la mise en œuvre de différentes politiques d'assimilation est décrite : non seulement dans le domaine de la langue avec la tentative de « russifier » les jeunes générations à travers l'éducation, mais aussi dans le domaine de l'organisation ecclésiastique avec le but de transformer l'Église orthodoxe de Géorgie (réorganisée entre

1820 et 1840) en un organe bureaucratique de l'Empire russe. De ce point de vue, les données que fournit ce livre peuvent amener à une réflexion fertile sur la manière dont les rapports de domination politique influent sur la soumission d'une Église orthodoxe à une autre.

- 2 Dans un premier temps, la question de l'« autocéphalie » de l'Église de Géorgie est posée. Celle-ci était liée au Patriarcat d'Antioche du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, avec l'obligation d'effectuer des paiements annuels à Antioche, mais aussi par des liens de dépendance rituels tels que l'envoi du saint chrême, que l'Église de Géorgie n'a pu produire de manière autonome qu'après le <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle (p. 109). Le statut juridique de cette Église reste ambigu pendant ces cinq siècles, les spécialistes ayant recours tantôt au terme d'« autonomie », tantôt à celui de « semi-indépendance », tout en reconnaissant que le principe de l'autocéphalie était défini différemment au Moyen Âge (pp. 110-111). Le Patriarcat russe n'a reconnu cette autocéphalie qu'en 1943 et le Patriarcat de Constantinople en 1990 (pp. 199-200, 244). La question de l'autocéphalie est centrale dans les relations que la Russie a instaurées avec la Géorgie, au début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, car si on admet que l'Église de Géorgie était autocéphale (ou sous l'égide du Patriarcat d'Antioche), cela signifie que sa soumission à l'Église russe a été faite de manière illégale et en transgressant les lois ecclésiastiques. Les auteurs de ce livre auraient pu s'appuyer sur ces données pour analyser les structures hiérarchiques traversant le monde orthodoxe, mais leur volonté était simplement de montrer l'injustice commise à l'égard de l'Église de Géorgie. Ils posent pourtant la question de savoir si cette autocéphalie était « nationale », « ethnique » ou simplement « territoriale », sans donner de réponse claire à ces interrogations (pp. 195-196).
- 3 En ce qui concerne la manière dont la Russie a utilisé l'Église de Géorgie pour fonder sa domination, les auteurs se contentent de condamner la politique russe, qui visait à soumettre l'Église à l'État en instaurant une bureaucratie ecclésiastique véhiculant un message politique prônant l'autocratie. Les propriétés de l'Église ont été confisquées et l'État s'est engagé à payer les salaires des prêtres, ce qui conduisit à une lourde taxation des paysans et à des manifestations de cupidité d'un clergé considérablement éloigné de ses ouailles (pp. 138-139). Ce processus de sécularisation a transformé « les nobles et les paysans qui dépendaient de l'Église en des nobles et des paysans qui dépendaient dorénavant de l'État » (p. 127). La domination politique et linguistique a provoqué une corruption morale, nuisant même à la qualité de la prière : à la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, Iakob Gogebashvili soutient que, quand un Géorgien prie en utilisant sa langue natale, la prière vient de son cœur, et quand il s'adresse à Dieu dans une langue étrangère (le russe...), son cœur est froid et ses sentiments endormis, sa mémoire fonctionnant seulement de manière automatique (p. 152). De même, les auteurs soutiennent que cette politique a conduit les Georgiens vers l'athéisme et les organisations marxistes, qui se sont formées entre 1880 et 1890 (p. 156). Cette « bataille » inégale a eu lieu au niveau de l'organisation ecclésiastique, séparant ceux qui profitaient de la situation pour voler et vendre des objets sacrés et pour effectuer leur ascension sociale de ceux qui choisissaient de résister et de défendre les droits des plus faibles ; et aussi au niveau spirituel : un prêtre russe, Ioan Vostorgov, envoyé en Géorgie entre la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> et le début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, soutenait que « même si ce pays a été placé sous la protection de la Vierge, celle-ci n'a pas osé approcher cette race épouvantable, mais elle s'est contentée d'envoyer d'autres comme apôtres » (p. 170). De tels exemples montrent comment l'imaginaire religieux peut servir d'argument de légitimation de la supériorité ou de l'infériorité d'une nation – mais,

comme nous l'avons déjà dit, les auteurs du livre n'empruntent pas ce chemin interprétatif.

- 4 Les auteurs décrivent pourtant la manière dont les Russes ont utilisé le culte de Sainte Nino (qui selon la légende a converti la reine et le roi de Kartli au IV<sup>e</sup> siècle) pour légitimer leur présence dans le pays – présentée initialement comme une victoire contre les Perses et une occupation musulmane qui menaçait les Géorgiens. Ainsi, les Russes sont entrés à Tbilissi, le 12 septembre 1801, en portant la Croix de Sainte Nino (pp. 112-113). Par la suite, le monastère qui abritait les reliques de la sainte n'a pas été épargné et a subi le même sort que d'autres lieux de culte du pays : occupé par des moines russes et la messe dorénavant célébrée en russe (p. 136). Suivant une politique de dénomination visant à « délocaliser » la sainteté, les Russes ont très vite changé les dédicaces des églises, enlevant toute référence aux saints locaux et les remplaçant par des saints d'origine russe (p. 139). De même, ils ont organisé des activités missionnaires dans le Caucase afin de convertir à l'orthodoxie ceux qui restaient païens ou étaient devenus musulmans, sous l'influence d'un autre grand voisin, l'Empire ottoman, considérant que « la diversité religieuse a été un obstacle significatif à la subordination de la population de cette région » (p. 145). Afin de célébrer la fin de la conquête de Caucase, en 1859 (année de l'arrestation de Shamil, qui avait déclaré le jihad contre les Russes et mort en exil à Mecque en 1871), les Russes ont construit une immense cathédrale dédiée à saint Alexandre Nevski (p. 135), utilisant le christianisme comme un moyen d'affaiblir les sentiments nationalistes des peuples soumis : politique à laquelle les Géorgiens se sont opposés, affirmant que les différences religieuses ne devaient pas les séparer de ceux qui se sentaient Géorgiens et qui voulaient garder leur foi musulmane ou catholique (pp. 168-169, 172). Les auteurs considèrent que le problème de « division ethnique » dont le pays souffre encore aujourd'hui a été initié par cette politique colonialiste russe basée sur le principe de « diviser pour régner » (p. 172).
- 5 En ce qui concerne la période soviétique, les auteurs rendent hommage à Staline, qui a su « amener son pays adoptif dans le monde moderne », en rappelant ce que Winston Churchill avait déclaré : Staline « a reçu une Russie travaillant avec la charrue et l'a laissée avec la bombe nucléaire » (p. 81). C'est aussi grâce à Staline que l'Église russe a reconnu l'autocéphalie territoriale de l'Église de Géorgie, le 31 octobre 1943 (p. 221). La référence à Staline, mais aussi à Lavrenti Beria, donne l'occasion aux auteurs d'exalter, dans un élan patriotique, le rôle des hommes politiques géorgiens dans l'histoire de l'Union soviétique : « Staline a été l'un de ses créateurs », tandis que Beria a voulu introduire des réformes plus poussées que celles de Mikhaïl Gorbatchev ; de ce point de vue, Beria a été, sans le savoir, un « architecte de la perestroïka » avant l'heure (p. 97).
- 6 Après la mort de Staline en 1953, un climat de libéralisation s'est instauré, ce qui a permis à l'Église de Russie de se mettre en contact avec le World Council of Churches (WCC). En juin 1980, le Patriarche de Géorgie, Ilia, a visité le Vatican et rencontré Jean-Paul II qui, à son tour, a visité la Géorgie en 1999 – il fut le premier Pape à faire une telle visite (p. 238). Certains membres de la hiérarchie ecclésiastique géorgienne, pro-russes et fondamentalistes, ont condamné ces contacts avec les « hérétiques » et ont réussi à influencer le Synode, qui a décidé de se retirer du WCC, en 1997. Les auteurs considèrent ces forces comme « isolationnistes » et soulignent la décision du Patriarcat de poursuivre les contacts œcuméniques de manière informelle. L'ouvrage se conclut sur une déclaration du Patriarche Ilia II, qui revient sur les « forces du mal qui ont entravé l'évolution pacifique » de cette nation (p. 246). Cela révèle bien la position des auteurs,

qui ont rédigé cet ouvrage en tant que Géorgiens victimes de l'Histoire, afin de montrer comment « l'Église de Géorgie a survécu et est réapparue comme "l'âme" de la nation géorgienne », comme ils le disent dans la Préface (p. 11).